

« Les nouilles »

Solange Lévesque

Number 40, 1986

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/28737ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lévesque, S. (1986). Review of [« Les nouilles »]. *Jeu*, (40), 263–265.

«les nouilles»*

Comédie d'Yves Desgagnés et de Louise Roy. Mise en scène : Yves Desgagnés; assistance à la mise en scène : Carol Clément; décor et accessoires : Martin Ferland, assisté de François Saint-Aubin; costumes : Suzanne Harel, assistée de Sylvain Labelle; éclairages : Kiki Nesbitt; musique : extraits de la bande sonore du film *India Song*, de Marguerite Duras. Avec Yvon Bilodeau, Normand Lévesque, Hélène Loiseau, Hélène Mercier, Alejandro Moran et Gérard Poirier. Production du Théâtre de Quat'Sous, présentée du 14 janvier au 9 février 1986.

al dente

Une jeune femme assise à une table du Lux, restaurant et point de rencontre à la mode de la métropole, se rappelle en pleurant les épisodes d'un *party* aux pâtes fraîches qu'elle a organisé, à titre de «coordonnatrice à l'accueil et à l'hébergement des cinéastes étrangers pour le Festival international du cinéma d'avant-garde de Montréal». La pièce est un *flash-back* qui nous fait assister à ce *party*.

Cet ingénieux prétexte permet à l'action de se dérouler de manière très libre, sans tenir compte des impératifs logiques, puisqu'elle est menée «comme dans le souvenir de Raymonde»; il permet aussi à une galerie de personnages, réunis par cette invitation, de révéler leurs ambitions secrètes et leurs manies. On y trouve un sous-ministre, un cinéaste mexicain, un critique de cinéma au *Devoir*, une poétesse sur le retour, un jeune administrateur et, bien sûr, Raymonde, qui essaie de faire tenir sur un même radeau le chou, la chèvre et le loup; dans le cas présent, on devrait dire sur la même assiette,

* On me propose le défi suivant: tenter de critiquer de manière «plutôt» positive et «plutôt» négative (si on prend pour acquis qu'on sait ce que ça veut dire) la même pièce en deux brefs textes. Autrement dit: jouer honnêtement à être malhonnête. Le résultat «plutôt» décevant confirme ce que je savais déjà: la démarche s'avère souvent plus intéressante que le produit qui émane d'elle. Finalement, je ne suis d'accord ni avec l'une ni avec l'autre critique et le lecteur entendra bien, lui aussi, ce qui sonne faux dans ces textes «plutôt» contraints.

kraft dinner

L'hiver dernier, le Quat'Sous offrait «au menu de la culture québécoise» *les Nouilles*, une comédie censée faire rire et donner un portrait d'une certaine société actuelle, c'est-à-dire locale, montréalaise, celle de 1986; une pièce qui nous permettrait, selon les auteurs, «de nous débarrasser de ce qui nous obsède pour enfin pouvoir passer à autre chose» (programme de la pièce).

Le projet est très stimulant; rire de soi-même dans un autre registre que celui de la dérision ou de la complaisance dans la bêtise n'est jamais inutile pour une communauté; on sait le rôle de l'humour dans l'évolution de la conscience des peuples (qu'on pense à Molière, à Chaplin, à Devos, etc.). Qui sont donc ces nouilles, servies fraîches (mais trop cuites) sur une assiette géante, dans un décor qui reproduit à l'échelle le dessus d'une table de restaurant, avec napperon, menu sous plexiglas et paquet de cigarettes? Une collection de pseudo-intellectuels: un sous-ministre de sous-culture, un petit administrateur, un journaliste pédant, un cinéaste d'avant-garde et une poétesse «maudite» rescapée des années soixante, en visite chez Raymonde Garand, «coordonnatrice à l'accueil et à l'hébergement des cinéastes étrangers pour le Festival international du cinéma d'avant-garde de Montréal».

La première scène nous présente Raymonde en larmes, atablée au Lux; elle revit en



«Tableau railleur et presque surréel d'une certaine tranche de la société» qui, cependant, «s'effondre avec le premier rire». Comment goûter *les Nouilles*? Comédiens : Hélène Mercier et Normand Lévesque. Photo : Robert Laliberté.

car tout ce qu'on voit sur la petite table où Raymonde pleure au début et à la fin de la pièce est reproduit à l'échelle de la scène : un menu démesuré et un paquet de cigarettes françaises y compris. Ces deux derniers éléments jouent le rôle de paravent ou de cloison, selon les besoins de la pièce.

On a vraiment l'impression de se trouver devant un miroir à peine déformant de la micro-société «branchée» de Montréal, abonnée au Lux et traînant sa dégaîne dans tous les festivals artistiques. Société où le consommateur d'oeuvres d'art (films, pièces ou autres) se comporte vraiment comme au restaurant, attendant qu'on le serve, dans les deux sens du terme peut-être. Ce que le décor nous signifie d'ailleurs, puisqu'il représente cette assiette où sont servis, *al dente*, les protagonistes.

Cet ensemble de numéros (autant au sens de numéros d'acteurs que de personnages) permet à chacun d'y donner le meilleur de

pensée des événements auxquels nous assisterons rétrospectivement. La pièce est une succession de numéros qui ne s'élèvent jamais, sauf dans le cas d'Hélène Loïsele, et à cause de son génie personnel, au-dessus d'un comique anecdotique. Assez peu spirituel, le texte mise sur des savoirs implicites : on ritait, par exemple, parce qu'on croirait reconnaître les personnes qui ont servi de modèles aux personnages. Il s'agit d'un comique à consommer instantanément, sans profondeur, qui n'est pas exempt d'une recherche formelle, mais qui ne prend jamais son essor et qui s'effondre avec le premier rire. Le personnage de Raymonde, tracé à traits rapides, emprunte aux héroïnes de Bretécher sa verve et son style chiqué; à devoir entrer dans cette case à deux dimensions, le talent d'Hélène Mercier se trouve sacrifié; Raymonde ennue vraiment. Autre problème : ce décor, ingénieux et étonnant au premier coup d'oeil, finit par lasser. Trop anecdotique lui aussi? Quant au procédé du *flash-back*, il ne peut servir de

lui-même. Hélène Loisel mène tambour battant une scène désopilante où elle mélodramatise délicieusement la poétesse des années soixante, frustrée par une notoriété qui n'est pas venue et liée à ces années de révolte qui furent aussi celles de sa jeunesse. Cette comédienne magistrale sait tirer, dans ce tissu de ridicule, le fil du tragique avec beaucoup de subtilité. Sa présence et son jeu donnent à la pièce une grande profondeur. Pivot de l'action, Hélène Mercier plonge avec courage dans un style de jeu très audacieux, un peu faux, sorte de jeu sur le jeu.

On est plus habitué au comique que nous présente la télé, dans toutes ces émissions légères conçues pour distraire, et à consommer instantanément, où les poncifs à la mode sont repris avec un certain esprit, mais où l'ensemble ne donne jamais un large reflet de la société. C'est l'un des points forts des *Nouilles*: on a réussi à évoquer un tableau railleur et presque surréel d'une certaine tranche de la société, tout en donnant au spectateur l'occasion d'y percevoir et d'y reconnaître ses propres travers et contradictions; cela dans un contexte très actuel, celui du Québec désabusé et faussement unifié des années quatre-vingts.

caution aux faiblesses dramatiques dont souffre la pièce: l'action ne va nulle part et le développement, la montée vers un sommet quelconque, que laissent présager l'argument et la façon dont il s'annonce en début de pièce, s'empêtre et stagne. À partir du premier tiers, l'arrivée des invités et le numéro de Dahlia Giguère (Hélène Loisel) constituent les seules trouvailles. La mise en scène eût pu dérapier gentiment dans la folie; elle demeure sans relief et ne sort jamais du prévisible, pas plus que la caricature ne sort d'un académisme certain. Le texte recense les tirades et poncifs à la mode, sans plus. On attend en vain l'humour féroce que promet le programme et on est frustré de constater que l'oeuvre tombe précisément dans ce qu'elle dénonce: la facticité et le kitsch culturel qui tendent à combler le vide des valeurs dans lequel nous trouvons.

La portée du coup est, hélas! locale et ponctuelle. Il y a certes une recherche dans le jeu de Raymonde, par exemple, mais traité de la sorte, le personnage n'arrive pas à faire corps avec les autres. Préparer des nouilles à partir de personnages pluridimensionnels eût créé une dynamique irrésistible; servir des nouilles qui sont de vraies nouilles est sans surprise et, peut-être, finalement, sans intérêt.

solange lévesque